LE
MEDECIN
MALGRE' LUY,
COMEDIE.

Par J. B. P. DE MOLIERE.

epreſentée pour la premiere fois à Paris, ſur le Theâtre du Palais Royal, le Vendredy 6. du mois d'Aouſt 1666.

Par la Troupe du ROY.

ACTEURS.

SGANARELLE, Mary de Martine.

MARTINE, Femme de Sganarelle.

M. ROBERT, Voisin de Sganarelle.

VALERE, Domestique de Geronte.

LUCAS, Mary de Jacqueline.

GERONTE, Pere de Lucinde.

JACQUELINE, Nourrice chez Geron & Femme de Lucas.

LUCINDE, Fille de Geronte.

LEANDRE, Amant de Lucinde.

THIBAUT, Pere de Perrin.

PERRIN, Fils de Thibaut, Païsan.



P. Brissart d. J. Sauve F.

LE MEDECIN MALGRÉ LUY

LE MEDECIN MALGRE' LUY.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, MARTINE, *en se querellant.*

SGANARELLE.

NON, je te dis que je n'en veux rien faire, & que c'est à moy de parler, & d'estre le Maistre.

MARTINE.

Et je te dis, moy, que je veux que tu vives à ma fantaisie, & que je ne me suis point mariée avec toy pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

O la grande fatigue que d'avoir une Femme : & qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une Femme est pire qu'un Démon !

MARTINE.

Voyez un peu l'habile Homme, avec son beneſt d'Aristote.

SGANARELLE.

Ouy habile Homme. Trouve moy un faiseur de Fagots qui sçache, comme moy, raisonner des choses ; qui ait servi six ans un fameux Medecin, & qui ait sceu dans son jeune âge son Rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du Fou fieffé.

SGANARELLE.

Peste de la Carogne.

MARTINE.

Que maudit soit l'heure & le jour, où je m'avisay d'aller dire ouy !

SGANARELLE.

Que maudit soit le Bec cornu de Notaire qui me fit signer ma ruine !

MARTINE.

C'est bien à toy, vrayment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu estre un seul moment sans rendre graces au Ciel de m'avoir pour ta Femme ? & meritois tu d'épouser une Personne comme moy ?

SGANARELLE.

Il est vray que tu me fis trop d'honneur, & que j'eus lieu de me louer la premiere nuit de nos Nopces. Hé, morbleu, ne me fais point parler là-dessus, je dirois de certaines choses....

MARTINE.

Quoy, que dirois-tu ?

SGANARELLE.

SGANARELLE.

Baste. Laissons-là ce Chapitre, il suffit que nous sçavons ce que nous sçavons, & que tu fus bien-heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien-heureuse de te trouver? Un Homme qui me reduit à l'Hôpital, un Débauché, un Traître qui me mange tout ce que j'ay.

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, piece-à-piece, tout ce qui est dans le Logis.

SGANARELLE.

C'est vivre de Ménage.

MARTINE.

Qui m'a osté jusqu'au Lit que j'avois.

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus Matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun Meuble dans toute la Maison.

SGANARELLE.

On en démenage plus aisement.

MARTINE.

Et qui du matin jusqu'au soir ne fait que jouër & que boire.

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma Famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ay quatre pauvres petits Enfans sur les bras.

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le foüet. Quand j'ay bien bû & bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma Maison.

MARTINE.

Et tu pretens, Yvvrogne, que les choses aillent toûjours de mesme ?

SGANARELLE.

Ma Femme, allons tout doucement, s'il vous plaist.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences & tes débauches ?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma Femme.

MARTINE.

Et que je ne sçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous sçavez que je n'ay pas l'ame endurante, & que j'ay le bras assez bon.

MARTINE.

Je me mocque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite Femme, ma mie, vostre peau vous demange, à vostre ordinaire,

MARTINE.

Je te montreray bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chere Moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE

Doux Objet de mes vœux, je vous froteray les oreilles.

MARTINE.

Yvrogne que tu es.

SGANARELLE.

Je vous battray.

MARTINE.

Sac à-vin.

SGANARELLE.

Je vous rosseray.

MARTINE.

Infâme.

SGANARELLE.

Je vous étrilleray.

MARTINE.

Traistre, Insolent, Trompeur, Lâche, Coquin, Pendart, Gueux, Belistre, Fripon, Maraut, Voleur....

SGANARELLE *prend un Baston, & luy en donne.*

Ah, vous en voulez donc ?

MARTINE.

Ah, ah, ah, ah.

SGANARELLE.

Voila le vray moyen de vous appaiser.

SCENE II.

MONSIEUR ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

HOla, hola, hola; Fy. Qu'est-ce-cy? Quelle infamie! Peste soit le Coquin, de battre ainsi sa Femme.

MARTINE *les mains sur les costez luy parle en le faisant reculer, & à la fin luy donne un soufflet.*
Et je veux qu'il me batte, moy.

M. ROBERT.
Ah, j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.
Dequoy vous meslez-vous?

M. ROBERT.
J'ay tort.

MARTINE.
Est-ce là vostre affaire?

M. ROBERT.
Vous avez raison.

MARTINE.
Voyez un peu cet Impertinent, qui veut empescher les Marys de battre leurs Femmes.

M. ROBERT.
Je me retracte.

MARTINE.
Qu'avez-vous à voir là-dessus?

M. ROBERT.
Rien.

MARTINE.
Est-ce à vous d'y mettre le nez?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Meslez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaist d'estre battuë.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vray.

MARTINE.

Et vous estes un Sot, de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

M. ROBERT *passe ensuite vers le Mary, qui pareillement luy parle toûjours en le faisant reculer, le frappe avec le mesme Baston, le met en fuite, & dit à la fin.*

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez comme il faut vostre Femme; je vous aideray si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaist pas, moy.

M. ROBERT.

Ah, c'est une autre chose!

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux, & ne la veux pas battre si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma Femme, & non pas la vostre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord

SGANARELLE.

Je n'ay que faire de vostre aide.

M. ROBERT.

Tres-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous estes un Impertinent, de vous ingerer des affaires d'autruy. Apprenez que Ciceron dit qu'entre l'arbre & le doigt il ne faut point mettre l'écorce. *Ensuite il revient vers sa Femme, & luy dit en luy pressant la main.* O çà faisons la paix nous deux. Touche-là.

MARTINE.

Ouy, aprés m'avoir ainsi battuë?

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Eh!

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite Femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en feray rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non, je veux estre en colere.

SGANARELLE

Fy, c'est une bagatelle; allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moy-là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop mal-traitée.

SGANARELLE.

Et bien, va, je te demande pardon, mets-là ta main.

MARTINE *bas.*

Je te pardonne, mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es une Folle de prendre garde à cela; Ce sont petites choses qui sont de temps en temps necessaires dans l'amitié, & cinq ou six coups de bâton entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au Bois, & je te promets aujourd'huy plus d'un cent de Fagots.

SCENE III.

MARTINE *seule.*

VA, quelque mine que je fasse, je n'oubliray pas mon ressentiment, & je brûle en moy-mesme de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes Je sçay bien qu'une Femme a toûjours dans les mains dequoy se vanger d'un Mary: mais c'est une punition trop délicate pour mon Pendart: Je veux une

vangeance qui se fasse un peu mieux sentir, & ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ay receuë.

SCENE IV.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS.

PArguenne j'avons pris là tous deux une gueble de commission, & je ne sçay pas, moy, ce que je pensons attraper.

VALERE.

Que veux-tu, mon pauvre Nourricier? il faut bien obeïr à nostre Maistre; & puis nous avons interest, l'un & l'autre, à la santé de sa Fille, nostre Maîtresse, & sans doute son Mariage differé par sa Maladie nous vaudra quelque recompense. Horace qui est liberal, a bonne part aux pretentions qu'on peut avoir sur sa Personne; & quoy qu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Leandre, tu sçais bien que son Pere n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son Gendre.

MARTINE *révant à part.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me vanger?

LUCAS.

Mais quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la teste, puis que les Medecins y avont tous perdu leur Latin?

VALERE.

On trouve quelquefois à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; & souvent en de simples lieux....

MARTINE.

Ouy, il faut que je m'en vange à quelque prix

que ce soit ; Ces coups de baston me reviennent au cœur, je ne les sçaurois digerer, & .... *Elle dit cecy en révant, de sorte que ne prenant pas garde à ces deux Hommes, elle les heurte en se retournant, & leur dit :* Ah ! Messieurs, je vous demande pardon, je ne vous voyois pas, & cherchois dans ma teste quelque chose qui m'embarasse.

VALERE.

Chacun a ses soins dans le monde : & nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

VALERE.

Cela se pourroit faire : & nous tâchons de rencontrer quelque habile Homme, quelque Medecin particulier qui pût donner quelque soulagement à la Fille de nostre Maistre, attaquée d'une Maladie qui luy a osté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs Medecins ont déja épuisé toute leur Science aprés elle : mais on trouve par fois des Gens avec des Secrets admirables, de certains Remedes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont sceu faire, & c'est-là ce que nous cherchons.

MARTINE *dit ces deux premieres lignes bas.*

Ah, que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me vanger de mon Pendart : *haut.* Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez : & nous avons un Homme, le plus merveilleux Homme du Monde, pour les Maladies desesperées.

VALELE.

Et de grace, où pouvons-nous le rencontrer ?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voila, qui s'amuse à couper du Bois.

LUCAS.

Un Medecin qui coupe du Bois ?

VALERE

Qui s'amuſe à cueillir des Simples, voulez-vous dire ?

MARTINE.

Non. C'eſt un Homme extraordinaire, qui ſe plaiſt à cela, fantaſque, bizarre quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il eſt : Il va veſtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroiſtre ignorant, tient ſa Science renfermée, & ne fuit rien tant tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la Medecine.

VALERE.

C'eſt une choſe admirable, que tous les grands Hommes ont toûjours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur Science.

MARTINE.

La folie de celuy-cy eſt plus grande qu'on ne peut croire : car elle va par fois juſqu'à vouloir eſtre battu pour demeurer d'accord de ſa capacité, & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouëra jamais qu'il eſt Medecin, s'il ſe le met en fantaiſie, que vous ne preniez chacun un bâton, & ne le reduiſiez à force de coups, à vous confeſſer à la fin, ce qu'il vous cachera d'abord : c'eſt ainſi que nous en uſons quand nous avons beſoin de luy.

VALERE.

Voila une étrange folie !

MARTINE.

Il eſt vray : mais aprés cela vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il ?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle ; mais il eſt aiſé à con-

noiſtre. C'eſt un Homme qui a une large Barbe noire, & qui porte une Fraiſe, avec un Habit jaune & vert.

LUCAS.

Un Habit jaune & vert ! C'eſt donc le Medecin des Perroquets.

VALERE.

Mais eſt-il bien vray qu'il ſoit ſi habile que vous le dites ?

MARTINE.

Comment ! c'eſt un Homme qui fait des miracles. Il y a ſix mois qu'une Femme fut abandonnée de tous les autres Medecins : on la tenoit morte il y avoit déja ſix heures, & l'on ſe diſpoſoit à l'enſevelir, lors qu'on y fit venir de force l'Homme dont nous parlons. Il luy mit, l'ayant veuë, une petite goutte de je ne ſçay quoy dans la bouche, & dans le meſme inſtant elle ſe leva de ſon Lit, & ſe mit auſſi-toſt à ſe promener dans ſa Chambre, comme ſi de rien n'euſt eſté.

LUCAS.

Ah !

VALERE.

Il faloit que ce fût quelque goutte d'Or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien eſtre. Il n'y a pas trois ſemaines encore, qu'un jeune Enfant de douze ans tomba du haut du Clocher en bas, & ſe briſa ſur le pavé la teſte, les bras, & les jambes. On n'y eut pas plûtoſt amené noſtre Homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain Onguent qu'il ſçait faire, & l'Enfant auſſi-toſt ſe leva ſur ſes pieds, & courut jouer à la foſſette.

LUCAS.

Ah !

VALERE.

Il faut que cet Homme-là ait la Medecine Universelle.

MARTINE.

Qui en doute ?

LUCAS.

Testegué, vela justement l'Homme qu'il nous faut : allons viste le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ay donné.

LUCAS.

Eh morguenne, laissez-nous faire, s'il ne tient qu'à battre, la Vache est à nous.

VALERE.

Nous sommes bien-heureux d'avoir fait cette rencontre ; & j'en conçois pour moy la meilleure esperance du monde.

SCENE V.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE *entre sur le Theatre en chantant & tenant une Bouteille.*

LA, la, la.

VALERE.

J'entens quelqu'un qui chante, & qui coupe du Bois.

SGANARELLE.

La, la, la.. Ma foy, c'est assez travaillé pour boire un coup ; prenons un peu d'haleine.

Il boit, & dit aprés avoir bû. Voila du Bois qui est salé comme tous les Diables.

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glou gloux!
Mais mon sort feroit bien des jaloux,
Si vous estiez toûjours remplie.
Ah! Bouteille ma mie,
Pourquoy vous vuidez-vous?

Allons morbleu, il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE.

Le voila luy-mesme.

LUCAS.

Je pense que vous dites vray, & que j'avons bouté le nez dessus.

VALERE.

Voyons de prés.

SGANARELLE *les appercevant, les regarde en se tournant vers l'un, & puis vers l'autre; & abaissant sa voix, dit.*

Ah ma petite Fripponne, que je t'aime, mon petit bouchon! *Mon sort .... feroit ... bien des ... jaloux, Si ....* Que Diable, à qui en veulent ces Gens-là?

VALERE.

C'est luy asseurément.

LUCAS.

Le vela tout craché comme on nous l'a figuré.

SGANARELLE *à part*

Icy il pose la Bouteille à terre; & Valere se baissant pour le saluer comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre costé: en suite dequoy, Lucas faisant la mesme chose, il la reprend, & la tient contre son estomach, avec divers gestes, qui font un grand jeu de Theatre.

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

VALERE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appellez Sganarelle ?

SGANARELLE.

Eh, quoy ?

VALERE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

SGANARELLE *se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Ouy, & non, selon ce que vous luy voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que luy faire toutes les civilitez que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moy qui se nomme Sganarelle.

VALERE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressez à vous pour ce que nous cherchons ; & nous venons implorer vostre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit negoce, je suis tout prest à vous rendre service.

VALERE.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites : mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaist, le Soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieur, boutez dessus.

SGANARELLE.

Voicy des Gens bien pleins de ceremonie.

VALERE.

Monſieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous : les habiles Gens ſont toûjours recherchez, & nous ſommes inſtruits de voſtre capacité.

SGANARELLE.

Il eſt vray, Meſſieurs, que je ſuis le premier Homme du Monde pour faire des Fagots.

VALERE.

Ah Monſieur....

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune choſe, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALERE.

Monſieur, ce n'eſt pas cela dont il eſt queſtion.

SGANARELLE.

Mais auſſi je les vends cent dix ſols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaiſt.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne ſçaurois les donner à moins.

VALERE.

Monſieur, nous ſçavons les choſes.

SGANARELLE.

Si vous ſçavez les choſes, vous ſçavez que je les vends cela.

VALERE.

Monſieur, c'eſt ſe mocquer, que....

SGANARELLE.

Je ne me mocque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins ; il y a Fagots, & Fagots : Mais pour ceux que je fais...

VALERE.

Eh, Monsieur, laissons-là ce discours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en faloit un double.

VALERE.

Eh fy.

SGANARELLE.

Non, en conscience, vous en payerez cela. Je vous parle sincerement, & ne suis pas Homme à surfaire.

VALERE.

Faut-il, Monsieur, qu'une Personne comme vous s'amuse à ces grossieres feintes ? s'abaisse à parler de la sorte ? qu'un Homme si sçavant, un fameux Medecin comme vous estes, veuille se déguiser aux yeux du Monde, & tenir enterrez les beaux talens qu'il a ?

SGANARELLE *à part.*

Il est fou.

VALERE.

De grace, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment ?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne fait de rian ; je sçavons çen que je sçavons.

SGANARELLE.

Quoy donc, que voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALERE.

Pour ce que vous estes, pour un grand Medecin.

SGANARELLE.

Medecin vous-mesme ; je ne le suis point, & ne l'ay jamais esté.

VALERE *bas.*

Voila sa folie qui le tient, *haut.* Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; & n'en venons

venons point, s'il vous plaist, à de fâcheuses extrémitez.

SGANARELLE.

A quoy donc?

VALERE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne suis point Medecin, & ne sçay ce que vous me voulez dire.

VALERE *bas.*

Je voy bien qu'il se faut servir du remede. *haut.* Monsieur encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous estes.

LUCAS.

Et testegué ne lantiponez point davantage, & confessez à la franquette que vs'estes Medecin.

SGANARELLE.

J'enrage.

VALERE.

A quoy bon nier ce qu'on sçait?

LUCAS.

Pourquoy toutes ces fraimes-là? à quoy est-ce que ça vous sart?

SGANARELLE.

Messieurs en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point Medecin.

VALERE.

Vous n'estes point Medecin?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'nestes pas Medecin?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALERE.

Puis que vous le voulez, il faut donc s'y resoudre.

Ils prennent chacun un baston, & le frappent.

SGANARELLE.

Ah! ah! ah! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoy, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence?

LUCAS.

A quoy bon nous bailler la peine de vous battre?

VALERE.

Je vous asseure que j'en ay tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué j'en sis fasché franchement.

SGANARELLE.

Que Diable est-ce-cy, Messieurs? De grace, est-ce pour rire; ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois Medecin?

VALERE.

Quoy, vous ne vous rendez pas encore, & vous vous défendez d'estre Medecin?

SGANARELLE.

Diable emporte si je le suis.

LUCAS.

Il n'est pas vray qu'vous sayez Medecin?

SGANARELLE.

Non, la peste m'étouffe. *Là ils recommencent de le battre.* Ah, ah. Hé bien, Messieurs, ouy, puis que vous le voulez, je suis Medecin, je suis Medecin; Apoticaire encor, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

VALERE.

Ah, voila qui va bien, Monſieur je ſuis ravy de vous voir raiſonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joye au cœur, quand je vous voy parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuſe de la liberté que j'avons priſe.

SGANARELLE *à part.*

Ouais, ſeroit-ce bien moy qui me tromperois, & ſerois-je devenu Medecin ſans m'en eſtre apperceu ?

VALERE.

Monſieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous eſtes ; & vous verrez aſſurément que vous en ſerez ſatisfait.

SGANARELLE.

Mais, Meſſieurs, dites-moy, ne vous trompez-vous point vous-meſmes ? Eſt-il bien aſſuré que je ſois Medecin ?

LUCAS.

Ouy par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte ſi je le ſçavois.

VALERE.

Comment ? Vous eſtes le plus habile Medecin du Monde.

SGANARELLE.

Ah ! ah !

LUCAS.

Un Medecin qui a guery je ne ſçay combien de Maladies.

SGANARELLE.

Tudieu !

VALERE.

Une Femme eſtoit tenuë pour morte il y avoit ſix heures ; elle eſtoit preſte à enſevelir, lors qu'avec une goutte de quelque choſe vous la fiſtes revenir, & marcher d'abord par la Chambre.

SGANARELLE.

Peſte !

LUCAS.

Un petit Enfant de douze ans ſe laiſſit choir du haut d'un Clocher, dequoy il eût la teſte, les jambes & les bras caſſez ; & vous, avec je ne ſçay quel Onguent, vous fiſtes qu'auſſi-toſt il ſe relevit ſur ſes pieds, & s'en fut jouer à la foſſette.

SGANARELLE.

Diantre !

VALERE.

Enfin, Monſieur, vous aurez contentement avec nous ; & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laiſſant conduire où nous pretendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagneray ce que je voudray ?

VALERE.

Ouy.

SGANARELLE.

Ah ! je ſuis Medecin ſans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en reſſouviens. Dequoy eſt-il queſtion ? où faut-il ſe transporter ?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il eſt queſtion d'aller voir une Fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foy je ne l'ay pas trouvée.

VALERE.

Il aime à rire. Allons, Monſieur.

SGANARELLE.

Sans une Robe de Medecin ?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE *preſentant ſa Bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous. Voilà où je mets mes Juleps. *Puis ſe tournant vers Lucas en crachant.* Vous, marchez là-deſſus, par Ordonnance du Medecin.

VALERE.

Palſanguenne, vela un Medecin qui me plaiſt ; je penſe qu'il réuſſira, car il eſt bouffon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

OUY, Monsieur, je croy que vous serez satisfait : & nous vous avons amené le plus grand Medecin du Monde.

LUCAS.

Oh morguenne, il faut tirer l'échelle aprés cety-là ; & tous les autres ne sont pas daignes de ly déchausser ses souillez.

VALERE.

C'est un Homme qui a fait des Cures merveilleuses.

LUCAS.

Qui a gary des Gens qui estant morts.

VALERE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ay dit ; & par fois il a des momens où son esprit s'échappe, & ne paroist pas ce qu'il est.

LUCAS.

Ouy, il aime à bouffonner, & l'an diroit par fois ; ne vs'en déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la teste.

VALERE.

Mais dans le fond il est toute Science ; & bien souvent il dit des choses tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un Livre.

VALERE.

Sa reputation s'est déja répanduë icy, & tout le monde vient à luy.

GERONTE.

Je meurs d'envie de le voir ; Faites-le moy viste venir.

VALERE.

Je le vay querir.

JACQUELINE.

Par ma fy, Monsieu, cety-cy fera justement ce qu'ant fait les autres Je pense que ce sera queussy queumy ; & la meilleure Medeçaine que l'an pourroit bailler à vostre Fille, ce seroit selon moy, un biau & bon Mary pour qui elle eust de l'amiqué.

GERONTE

Ouais, Nourrice, ma mie, vous vous meslez de bien des choses.

LUCAS.

Taisez vous, nostre Menagere Jaquelaine : ce n'est pas à vous à botter là votte nez.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze, que tous ces Medecins n'y feront rian que de liau claire ; que vôtre Fille a besoin d'autre chose que de Ribarbe & de Sené, & qu'un Mary est un emplastre qui garit tous les maux des Filles.

GERONTE.

Est-elle en estat maintenant qu'on s'en voulust charger avec l'infirmité qu'elle a ? Et lors

que j'ay eſté dans le deſſein de la marier, ne s'eſt-elle pas oppoſée à mes volontez ?

JACQUELINE.

Je le croy bien, vou ly vouilliez bailler eun Homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce Monſieur Liandre qui ly touchoit au cœur ? Alle auroit eſté fort obeïſſante ; & je m'en vas gager qu'il la prendroit ly, comme alle eſt, ſi vous la ly vouillais donner.

GERONTE.

Ce Leandre n'eſt pas ce qu'il luy faut ; il n'a pas du bien comme l'autre

JACQUELINE.

Il y a eun Oncle qui eſt ſi riche, dont il eſt heriquié ?

GERONTE.

Tous ces biens à venir me ſemblent autant de Chanſons. Il n'eſt rien tel que ce qu'on tient ; & l'on court grand riſque de s'abuſer, lors que l'on compte ſur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toûjours les oreilles ouvertes aux vœux & aux prieres de Meſſieurs les Heritiers ; & l'on a le temps d'avoir les dents longues, lors qu'on attend pour vivre le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin j'ay toûjours ouy dire, qu'en Mariage comme ailleurs, contentement paſſe richeſſe. Les Peres & les Meres ant cette maudite couteume, de demander toûjours qu'a-t-il & qu'a t-elle ? & le Compere Piarre a marié ſa Fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de Vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin où alle avoit bouté ſon amiquié ; & vela que la pauvre Creyature en eſt devenuë jaune comme eun Coin, & n'a point profité tout de-

puis

puis ce temps-là. C'eſt un bel exemple pour vous, Monſieu ; on n'a que ſon plaiſir en ce Monde, & j'aimerois mieux bailler à ma Fille un bon Mary qui luy fût agreable, que toutes les Rentes de la Biauſſe.

GERONTE.

Peſte ! Madame la Nourrice, comme vous degoiſez ! Taiſez-vous, je vous prie, vous prenez trop de ſoin, & vous échauffez voſtre lait.

LUCAS *en diſant cecy frappe ſur la poitrine de Geronte.*

Morgué, tais-toy, t'es une impartinente. Monſieu n'a que faire de tes diſcours, & il ſçait ce qu'il a à faire. Meſle-toy de donner à téter à ton Enfant, ſans tant faire la raiſonneuſe. Monſieu eſt le Pere de ſa Fille ; & il eſt bon & ſage, pour voir ce qu'il y faut.

GERONTE.

Tout doux ; oh tout doux.

LUCAS.

Monſieu, je veux un peu la mortifier, & ly apprendre le reſpect qu'alle vous doit.

GERONTE.

Oüy, mais ces geſtes ne ſont pas neceſſaires,

SCENE II.

VALERE, SGANARELLE, GERONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

Monſieur, preparez-vous, voicy noſtre Medecin qui entre.

GERONTE.

Monsieur, je suis ravy de vous voir chez moy, & nous avons grand besoin de vous

SGANARELLE *en Robe de Medecin, avec un Chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit.... que nous nous couvrions tous deux.

GERONTE.

Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oui.

GERONTE.

Dans quel Chapitre, s'il vous plaist ?

SGANARELLE.

Dans son Chapitre.... des Chapeaux.

GERONTE.

Puis qu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monsieur le Medecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grace ?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Je ne suis pas Medecin.

SGANARELLE.

Vous n'estes pas Medecin ?

GERONTE.

Non vrayment.

SGANARELLE *prend icy un Baston, & le bat comme on l'a battu.*

Tout de bon ?

GERONTE.

Tout de bon. Ah, ah, ah.

SGANARELLE.

Vous estes Medecin maintenant, je n'ay jamais eu d'autres Licences.

GERONTE.

Quel diable d'Homme m'avez-vous l'a amené ?

VALERE.

Je vous ay bien dit que c'estoit un Medecin goguenard.

GERONTE.

Oui, mais je l'envoyerois promener avec ses guoguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monsieu, ce n'est que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaist pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ay prise.

GERONTE.

Monsieur, je suis vostre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché . . .

GERONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de bastons . . .

GERONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ay eu l'honneur de vous donner.

GERONTE.

Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ay une Fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravy, Monsieur, que vostre Fille ait

besoin de moy ; & je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi vous & toute vostre Famille, pour vous témoigner l'envie que j'ay de vous servir.

GERONTE.

Je vous suis obligé de ces sentimens.

SGANARELLE.

Je vous asseure que c'est du meilleur de mon ame que je vous parle.

GERONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites . . .

SGANARELLE.

Comment s'appelle vostre Fille ?

GERONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde ! ah beau nom à medicamenter ! Lucinde !

GERONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande Femme-là ?

GERONTE

C'est la Nourrice d'un petit Enfant que j'ay.

SGANARELLE.

Peste ! le joly meuble que voila ! Ah Nourrice ! charmante Nourrice, ma Medecine est la tres humble Esclave de vostre Nourricerie ; & je voudrois bien estre le petit Poupon fortuné qui tetast le lait de vos bonnes graces. *Il luy porte la main sur le sein.* Tous mes remedes, toute ma science, toute ma capacité est à vostre service, & . . .

LUCAS.

Avec vostre permission, Monsieu le Medecin, laissey là ma Femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoy, est-elle vostre Femme?

LUCAS.

Oüy.

SGANARELLE *fait semblant d'ambrasser Lucas, & se tournant du Costé de la Nourrice, il l'embrasse.*

Ah vrayment je ne sçavois pas cela; & je m'en réjoüis pour l'amour de l'un & de l'autre.

LUCAS *en le tirant.*

Tout doucement, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Je vous assure que je suis ravy que vous soyez unis ensemble. *Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, & passant dessous ses bras, se jette au col de sa Femme.* Je la felicite d'avoir un Mary comme vous: & je vous felicite vous, d'avoir une Femme si belle, si sage, & si bien faite comme elle est.

LUCAS. *en le tirant encore,*

Eh testigué, point tant de Complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjoüisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moy tant qu'il vous plaira; mais avec ma Femme, treve de sarimonie.

SGANARELLE.

Je prens part également au bon-heur de tous deux. *Il continuë le mesme jeu* Et si je vous embrasse pour vous témoigner ma joye, je l'embrasse de mesme pour luy en témoigner aussi.

LUCAS *en le tirant derechef.*

Ah vartigué, Monsieu le Medecin, que de lantiponages!

SCENE III.

SGANARELLE, GERONTE, LUCAS, JACQUELINE.

GERONTE.

Monſieur, voicy tout-à-l'heure ma Fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attens, Monſieur, avec toute la Medecine.

GERONTE.

Où eſt-elle ?

SGANARELLE *ſe touchant le front.*

Là-dedans ...

GERONTE.

Fort bien.

SGANARELLE *en voulant toucher les tétons de la Nourrice.*

Mais comme je m'intereſſe à toute voſtre Famille, il faut que j'eſſaye un peu le lait de vôtre Nourrice, & que je viſite ſon ſein.

LUCAS *le tirant & luy faiſant faire la piroüette.*

Nanain, nanain, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'eſt l'Office du Medecin, de voir les tetons des Nourrices.

LUCAS.

Il gnia Office qui quienne, je ſis voſtre ſarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardieſſe de t'oppoſer au Medecin ? Hors de là.

LUCAS.

Je me mocque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*

Je te donneray la Fievre.

JACQUELINE *prenant Lucas par le bras, & luy faisant aussi faire la pirouëtte.*

Oste-toy de là aussi : Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moy-mesme, s'il me fait quelque chose qui ne soit pas à faire ?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te taste, moy.

SGANARELLE.

Fy le vilain, qui est jaloux de sa Femme.

GERONTE.

Voicy ma Fille.

SCENE IV.

LUCINDE, VALERE, GERONTE, LUCAS, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la Malade ?

GERONTE.

Oui, je n'ay qu'elle de Fille ; & j'aurois tous les regrets du monde si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien ; il ne faut pas qu'elle meure sans l'Ordonnance du Medecin.

GERONTE.

Allons, un Siege

SGANARELLE.

Voila une Malade qui n'est pas tant dégoûtante ;

& je tiens qu'un Homme bien ſein s'en accommoderoit aſſez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, Monſieur.

SGANARELLE.

Tant mieux; lors que le Medecin fait rire le Malade; c'eſt le meilleur ſigne du monde. Hé bien, dequoy eſt il queſtion? qu'avez-vous? quel eſt le mal que vous ſentez?

LUCINDE *reſpond par ſignes, en portant ſa main à ſa bouche, à ſa teſte, & ſous ſon menton.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Eh! que dites-vous?

LUCINDE *continuë les meſmes geſtes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoy?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE *la contrefaiſant.*

Han, hi, hon, han ha. Je ne vous entens point. Quel diable de langage eſt-ce-là?

GERONTE.

Monſieur, c'eſt là ſa maladie: Elle eſt devenuë muette, ſans que juſques-icy on en ait pû ſçavoir la cauſe, & c'eſt un accident qui a fait reculer ſon Mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoy?

GERONTE.

Celuy qu'elle doit épouſer, veut attendre ſa gueriſon, pour conclure les choſes.

SGANARELLE.

Et qui eſt ce Sot-là, qui ne veut pas que ſa Femme ſoit muette? Plût à Dieu que la mienne euſt cette

maladie ; je me garderois bien de la vouloir guerir.

GERONTE.

Enfin Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins, pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moy un peu, ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

GERONTE.

Oüy, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant-mieux. Sent elle de grandes douleurs ?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous sçavez ?

GERONTE.

Ouy.

SGANARELLE.

Copieusement ?

GERONTE.

Je n'entens rien à cela.

SGANARELLE.

La matiere est-elle loüable ?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE *se tournant vers la Malade.*

Donnez-moy vostre bras. Voila un pouls qui marque que vostre Fille est muette.

GERONTE.

Eh ouy, Monsieu, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah, ah.

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grands Medecins, nous connoissons d'abord les choses. Un Ignorant auroit esté embarrassé, & vous eust esté dire, c'est cecy, c'est cela: mais moy je touche au but du premier coup, & je vous apprens que vostre Fille est muette.

GERONTE.

Ouy; mais je voudrois bien que vous pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort-bien: mais la cause, s'il vous plaist, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs Autheurs vous diront que c'est l'empeschement de l'action de sa langue.

GERONTE.

Mais encore vos sentimens sur cet empeschement de l'action de sa langue?

SGANARELLE.

Aristote là-dessus dit.... de fort belles choses.

GERONTE.

Je le croy.

SGANARELLE.

Ah! c'estoit un grand Homme!

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE *levant son bras depuis le coude.*

Grand Homme tout-à-fait: un Homme qui estoit plus grand que moy de tout cela. Pour revenir donc à nostre raisonnement: Je tiens que cet empeschement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres Sçavans nous appellons humeurs peccantes:

peccantes, c'est à dire.... humeurs peccantes ; dautant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences, qui s'élevent dans la région des maladies, venant ... pour ainsi dire.... à ... Entendez-vous le Latin?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE *se levant avec étonnement.*

Vous n'entendez point le Latin!

GERONTE.

Non.

SGANARELLE *en faisant diverses plaisantes postures.*

Cabricias arci thuram, cathalamus, singulariter, nominativo, hæc Musa la Muse, Bonus, bona, bonum Deus sanctus, est ne oratio Latinas? etiam, ouy? quare, pourquoy? quia substantivo, & adjectivum, concordat in generi, numerum, & casus.

GERONTE.

Ah! que n'ay je étudié!

JACQUELINE.

L'habile-Homme que vela?

LUCAS.

Ouy, ça est si biau, que je n'y entens goute.

SGANARELLE.

Or ces vapeurs dont je vous parle; venant à passer du costé gauche où est le foye, au costé droit où est le cœur, il se trouve que le poulmon que nous appellons en Latin, armyan, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en Grec, nasmus, par le moyen de la veine cave, que nous appellons en Hebreu, cubile, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate: & parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie,

& parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité.. Ecoutez bien cecy, je vous conjure.

GERONTE.

Ouy.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est causée ..... Soyez attentif, s'il vous plaist.

GERONTE.

Je le suis.

SGANARELLE.

Qui est causée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs ... Ossabandus, nequeis, nequer-potarium, quipsa milus. Voila justement ce qui fait que vostre Fille est muette.

JACQUELINE.

Ah que ça est bian dit nostre Homme !

LUCAS.

Que n'ay-je la langue aussi bian penduë !

GERONTE.

On ne peut pas mieux raisonner sans doute. Il n'y à qu'une seule chose qui m'a choqué ; c'est l'endroit du foye & du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont : que le cœur est du costé gauche, & le foye du costé droit.

SGANARELLE.

Ouy, cela estoit autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, & nous faisons maintenant la Medecine d'une methode toute nouvelle.

GERONTE.

C'est ce que je ne sçavois pas ; & je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal ; & vous n'estes pas obligé d'estre aussi habile que nous.

GERONTE.

Assurément : mais Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE.

Ce que je croy qu'il faille faire ?

GERONTE.

Ouy.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit ; & qu'on luy fasse prendre pour remede, quantité de Pain trempé dans du Vin.

GERONTE.

Pour quoy cela, Monsieur ?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le Vin & le Pain meslez ensemble, une vertu simpatique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux Perroquets, & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GERONTE.

Cela est vray. Ah le grand Homme ! Viste, quantité de Pain & de Vin.

SGANARELLE.

Je reviendray voir sur le soir en quel estat elle sera. *A la Nourrice.* Doucement, vous. Monsieur, voila une Nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remedes.

JACQUELINE.

Qui, moy ? je me porte le mieux du Monde.

SGANARELLE.

Tant pis, Nourrice, tant-pis. Cette grande santé est à craindre ; & il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite Saignée amiable, de vous donner quelque petit Clystere dulcifiant.

GERONTE.

Mais, Monsieur, voila une mode que je ne com-

prends point. Pourquoy s'aller faire ſaigner, quand on n'a point de maladie ?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en eſt ſalutaire ; & comme on boit pour la ſoif à venir, il faut ſe faire auſſi ſaigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE *en ſe retirant.*

Ma fy, je me mocque de ça ; & je ne veux point faire de mon Corps une Boutique d'Apoticaire.

SGANARELLE.

Vous eſtes rétive aux Remedes; mais nous ſçaurons vous ſoûmettre à la raiſon. *Parlant à Geronte.* Je vous donne le bonjour.

GERONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaiſt.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GERONTE.

Vous donner de l'argent, Monſieur.

SGANARELLE. *tendant ſa main derriere par deſſous ſa Robe, tandis que Geronte ouvre ſa Bourſe.*

Je n'en prendray pas, Monſieur.

GERONTE.

Monſieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GERONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous mocquez.

GERONTE.

Voilà qui est fait.

SGANARELLE.

Je n'en feray rien.

GERONTE.

Eh !

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GERONTE.

Je le croy.

SGANARELLE *aprés avoir pris l'argent.*

Cela est il de poids ?

GERONTE.

Ouy, Monsieur.

SGANARELLE.

Je ne suis pas un Medecin mercenaire.

GERONTE.

Je le sçay bien.

SGANARELLE.

L'interest ne me gouverne point.

GERONTE.

Je n'ay pas cette pensée.

SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE.

SGANARELLE *regardant son argent.*

MA foy, cela ne va pas mal ; & pourveu que...

LEANDRE.

Monsieur, il y a long-temps que je vous attens, & je viens implorer vostre assistance.

SGANARELLE *luy prenant le poignet.*

Voila un pouls qui est fort mauvais.

LEANDRE.

Je ne suis point malade, Monsieur ; & ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'estes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

LEANDRE.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Leandre, qui suis amoureux de Lucinde que vous venez de visiter : & comme par la mauvaise humeur de son Pere, toute sorte d'accés m'est fermé auprés d'elle, je me hazarde à vous prier de vouloir servir mon amour, & de me donner lieu d'executer un stratagême que j'ay trouvé pour luy pouvoir dire deux mots, d'où dépendent absolument mon bon-heur & ma vie.

SGANARELLE *paroissant en colere.*

Pour qui me prenez-vous ? Comment ? oser vous adresser à moy pour vous servir dans vostre amour, & vouloir ravaler la dignité de Medecin à des emplois de cette nature ?

LEANDRE.

Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE. *en le faisant reculer.*

J'en veux faire moy, vous estes un impertinent.

LEANDRE.

Eh ! Monsieur, doucement.

SGANARELLE.

Un Mal-avisé.

LEANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendray que je ne suis point Homme à cela ; & que c'est une insolence extrême...

LEANDRE

LEANDRE *tirant une Bourse qu'il luy donne.*
Monsieur.

SGANARELLE *tenant la bourse.*

De vouloir m'employer .... Je ne parle pas pour vous ; car vous estes honneste Homme, & je serois ravi de vous rendre service : Mais il y a de certains Impertinens au monde, qui viennent prendre les Gens pour ce qu'ils ne sont pas : & je vous avouë que cela me met en colere.

LEANDRE.

Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que ....

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoy est-il question.

LEANDRE.

Vous sçavez donc, Monsieur, que cette maladie, que vous voulez guerir est une feinte maladie. Les Medecins ont raisonné là-dessus comme il faut, & ils n'ont pas manqué de dire que cela procedoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la ratte ; qui du foye : mais il est certain que l'amour en est la veritable cause, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un Mariage dont elle estoit importunée. Mais de crainte qu'on ne nous voye ensemble, retirons-nous d'icy : & je vous diray en marchant, ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons Monsieur, vous m'avez donné pour vostre amour une tendresse qui n'est pas concevable ; & j'y perdray toute ma Medecine, ou la Malade crévera, ou bien elle sera à vous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LEANDRE.

LEANDRE.

IL me ſemble que je ne ſuis pas mal ainſi pour un Apoticaire: & comme le Pere ne m'a guere veu, ce changement d'habit & de perruque eſt aſſez capable, je croy, de me déguiſer à ſes yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LEANDRE.

Tout-ce que je ſouhaiterois, ſeroit de ſçavoir cinq ou ſix grands mots de Medecine, pour parer mon diſcours, & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'eſt pas neceſſaire, il ſuffit de l'habit; & je n'en ſçais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment!

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi j'entens rien en Medecine. Vous eſtes honneſte-Homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moy.

LEANDRE.

Quoy! vous n'eſtes pas effectivement...

SGANARELLE.

Non, vous dis je, ils m'ont fait Medecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'estre si sçavant que cela; & toutes mes études n'ont esté que jusqu'en sixiéme. Je ne sçay point sur quoy cette imagination leur est venuë : mais quand j'ay veu qu'à toute force ils vouloient que je fusse Medecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sçauriez croire comment l'erreur s'est répanduë, & de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile Homme. On me vient chercher de tous côtez; & si les choses vont toûjours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la Medecine. Je trouve que c'est le Métier le meilleur de tous; car soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toûjours payé de mesme sorte. La méchante besogne ne tombe jamais sur nostre dos, & nous taillons comme il nous plaist sur l'étoffe où nous travaillons. Un Cordonnier en faisant des Souliers, ne sçauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots cassez : mais icy l'on peut gâter un Homme sans qu'il en coûte rien. Les béveuës ne sont point pour nous; & c'est toûjours la faute de celuy qui meurt. Enfin le bon de cette Profession, est qu'il y a parmy les Morts une honnêteté, une discretion la plus grande du monde; jamais on n'en voit se plaindre du Medecin qui l'a tué.

LEANDRE.

Il est vray que les Morts sont fort honnêtes Gens sur cette matiere.

SGANARELLE *voyant des Hommes qui viennent à luy.*

Voila des Gens qui ont la mine de me venir consulter. Allez toûjours m'attendre auprés du Logis de vôtre Maîtresse.

SCENE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE

THIBAUT.

MOnsieu; je venons vous charcher, mon Fils Perrin & moy.

SGANARELLE.

Qu'y a-t il ?

THIBAUT.

Sa pauvre Mere, qui a nom Parette, est dans un Lit malade il y a six mois.

SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIBAUT.

Je voudrois, Monsieur, que vous nous baillissiez quelque petite drolerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir dequoy est-ce qu'elle est malade.

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie, Monsieu.

SGANARELLE.

D'hypocrisie !

THIBAUT.

Ouy, c'est à dire qu'elle est enflée par tout, & l'an dit que c'est quantité de seriositez qu'alle a dans le Corps & que son foye, son ventre, ou sa ratte, comme vous voudrais l'appeller, au glieu de faire du sang, ne fait plus que de liau Alle a de deux jours l'un la fievre quotiguenne, avec des lassitudes & des douleurs dans les mufles des jambes. On

entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prests à l'étouffer ; par fois il luy prend des sincoles & des conversions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans nostre Village un Apoticaire, reverence parler, qui ly a donné je ne sçay combien d'histoires, & il m'en coute plus d'eune douzaine de bons écus en Lavemens ne vs'en déplaise, en Apostumes qu'on ly a fait prendre, en Infections de Jacinthe, & en Portions cordales. Mais tout-ça, comme dit l'autre, n'a esté que de l'ongent miton-mitaine. Il veloit ly bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du Vin ametile; mais j'ay-s-eu peur franchement que ça l'envoyist à patres, & l'an dit que ces gros Medecins tuont je ne sçay combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE *tendant toûjours la main, & la branlant comme pour signe qu'il demande de l'argent.*

Venons au fait, mon Amy, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est Monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entens point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma Mere est malade, & vela deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque Remede.

SGANARELLE.

Ah, je vous entens vous. Voila un Garçon qui parle clairement, & qui s'explique comme il faut. Vous dites que vostre Mere est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le Corps, qu'elle a la fiévre avec des douleurs dans les jambes, & qu'il luy prend par fois des syncopes & des convulsions, c'est à dire des évanoüissemens.

PERRIN.

Eh ouy, Monſieu, c'eſt juſtement ça.

SGANARELLE.

J'ay compris d'abord vos paroles. Vous avez un Pere qui ne ſçait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un Remede ?

PERRIN.

Ouy, Monſieu.

SGANARELLE.

Un Remede pour la guerir ?

PERRIN.

C'eſt comme je l'entendons

SGANARELLE.

Tenez, voila un morceau de Formage qu'il faut que vous luy faſſiez prendre.

PERRIN.

Du Fromage, Monſieu ?

SGANARELLE.

Ouy ; c'eſt un Formage préparé, où il y entre de l'or, du coral, & des perles, & quantité d'autres choſes précieuſes.

PERRIN.

Monſieu, je vous ſommes bien obligez ; & j'allons ly faire prendre ça tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE. LUCAS.

SGANARELLE.

VOici la belle Nourrice Ah, Nourrice de mon cœur, je ſuis ravi de cette rencontre ; &

vostre veuë est la Rhubarbe, la Casse & le Sené, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, Monsieu le Medecin, ça est trop bian dit pour moy, & je n'entens rien à tout vostre Latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, Nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moy. J'aurois toutes les joyes du monde de vous guerir.

JACQUELINE.

Je sis vostre Sarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me garrisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle Nourrice, d'avoir un Mari jaloux & fâcheux comme celuy que vous avez !

JACQUELINE.

Que voulez vous, Monsieu, c'est pour la penitence de mes fautes ; & là où la Chevre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment, un Rustre comme cela ? un Homme qui vous observe toûjours, & ne veut pas que personne vous parle.

JACQUELINE.

Helas ! vous n'avez rien veu encore ; & ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

SGANARELLE.

Est-il possible ? & qu'un Homme ait l'ame assez basse pour mal-traiter une Personne comme vous ? Ah que j'en sçais, belle Nourrice, & qui ne sont pas loin d'icy, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons ! Pourquoy faut-il qu'une Personne si bien faite, soit tombée en de telles mains ? & qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot.... Pardonnez moy,

Nourrice si je parle ainsi de vostre Mary.

JACQUELINE.

Eh, Monsieu, je sçay bian qu'il merite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Ouy sans doute, Nourrice, il les merite, & il meriteroit encore que vous luy missiez quelque chose sur la teste, pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bien vray que si je n'avois devant les yeux que son interest, il pourroit m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foy, vous ne feriez pas mal de vous vanger de luy avec quelqu'un. C'est un Homme, je vous le dy, qui merite bien cela; & si j'étois assez heureux, belle Nourrice, pour estre choisi pour . . . *En cet endroit tous deux appercevant Lucas qui estoit derriere eux, & entendoit leur Dialogue, chacun se retire de son costé, mais le Medecin a'une maniere fort plaisante.*

SCENE IV.

GERONTE, LUCAS.

GERONTE.

Hola, Lucas, n'as-tu point veu icy nostre Medecin?

LUCAS.

Et oüy de par tous les diantes, je l'ay veu, & ma Femme aussi.

GERONTE.

Où est-ce donc qu'il peut-estre?

LUCAS.

LUCAS.

Je ne ſçay : mais je voudrois qu'il fût à tous les Guiebles.

GERONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma Fille.

SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

AH ! Monſieur, je demandois où vous eſtiez ?

SGANARELLE.

Je m'eſtois amuſé dans voſtre Court à expulſer le ſuperflu de la boiſſon. Comment ſe porte la Malade ?

GERONTE.

Un peu plus mal, depuis voſtre remede.

SGANARELLE.

Tant mieux. C'eſt ſigne qu'il opere.

GERONTE.

Oüi, mais en operant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine ; j'ay des remedes qui ſe mocquent de tout, & je l'attends à l'agonie.

GERONTE.

Qui eſt cet Homme-là que vous amenez ?

SGANARELLE *faiſant des ſignes avec la main que c'eſt un Apoticaire.*

C'eſt....

ORONTE.

Quoy ?

SGANARELLE.

Celuy....

GERONTE.

Eh !

SGANARELLE.

Qui ....

GERONTE.

Je vous entens.

SGANARELLE.

Vostre Fille en aura besoin.

SCENE VI.

JACQUELINE, LUCINDE, GERONTE, LEANDRE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

MOnsieur, vela vostre Fille qui veut un peu marché.

SGANARELLE.

Cela luy fera du bien. Allez-vous-en, Monsieur l'Apoticaire, taster un peu son pouls, afin que je raisonne tantost avec vous de sa maladie. *En cet endroit il tire Geronte à un bout du Theatre, & luy passant un bras sur les épaules, lui rabat la main sous le menton, avec laquelle il le fait retourner vers luy, lors qu'il veut regarder ce que sa Fille & l'Apoticaire font ensemble, luy tenant cependant le discours suivant pour l'amuser.* Monsieur, c'est une grande & subtile question entre les Docteurs, de sçavoir si les femmes, sont plus faciles à guerir que les hommes. Je vous prie d'écouter cecy, s'il vous plaist. Les uns disent que non ; les autres disent que oui ; & moy je dis que oui, & non : dautant que l'incongruité des humeurs

opaques, qui ſe rencontrent au temperamment naturel des femmes, eſtant cauſe que la partie brutale veut toûjours prendre empire ſur la ſenſitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle dela Lune; & comme le Soleil qui darde ſes rayons ſur la concavité de la Terre, trouve.....

LUCINDE.

Non, je ne ſuis point du tout capable de changer de ſentiment.

GERONTE.

Voila ma Fille qui parle. O grande vertu du Remede! ô admirable Medecin! Que je vous ſuis obligé, Monſieur, de cette gueriſon merveilleuſe; & que puis-je faire pour vous aprés un tel ſervice!

SGANARELLE *ſe promenant ſur le Theatre, & s'eſſuyant le front.*

Voila une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon Pere, j'ay recouvré la parole; mais je l'ay recouvrée pour vous dire que je n'auray jamais d'autre Epoux que Leandre, & que c'eſt inutilement que vous voulez me donner Horace.

GERONTE.

Mais....

LUCINDE.

Rien n'eſt capable d'ébranler la reſolution que j'ay priſe.

GERONTE.

Quoy!...

LUCINDE.

Vous m'oppoſerez en vain de belles raiſons.

GERONTE.

Si....

LUCINDE.

Tous vos diſcours ne ſerviront de rien.

GERONTE.

Je....

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GERONTE.

Mais....

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle, qui me puisse obliger à me marier malgré moy.

GERONTE.

J'ay....

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il....

LUCINDE.

Mon cœur ne sçauroit se soûmettre à cette tyrannie.

GERONTE.

La....

LUCINDE.

Et je me jetteray plûtost dans un Convent, que d'épouser un Homme que je n'aime point.

GERONTE.

Mais....

LUCINDE *parlant d'un ton de voix à étourdir.*

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en feray rien Cela est resolu.

GERONTE.

Ah quelle impetuosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y resister. Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour vostre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GERONTE.

Je vous remercie. Penses-tu donc....

LUCINDE.

Non, toutes vos raiſons ne gagneront rien ſur mon ame.

GERONTE.

Tu épouſeras Horace dés ce ſoir.

LUCINDE.

J'épouſeray plûtoſt la mort.

SGANARELLE.

Mon Dieu, arreſtez-vous, laiſſez-moy medicamenter cette affaire. C'eſt une maladie qui la tient ; & je ſçay le remede qu'il y faut apporter.

GERONTE.

Seroit-il poſſible, Monſieur, que vous puſſiez auſſi guerir cette maladie d'eſprit ?

SGANARELLE.

Ouï, laiſſez-moy faire, j'ay des remedes pour tout ; & noſtre Apoticaire nous ſervira pour cette Cure. *Il appelle l'Apoticaire, & luy parle.* Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Leandre, eſt tout-à-fait contraire aux volontez du Pere qu'il n'y a point de temps à perdre, que les humeurs ſont fort aigries, & qu'il eſt neceſſaire de trouver promptement un remede à ce mal qui pourroit empirer par le retardement. Pour moy je n'y en vois qu'un ſeul, qui eſt une priſe de Fuite Purgative, que vous mêlerez comme il faut avec deux drachmes de Matrimonium de Pilules. Peut-eſtre fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remede : mais comme vous eſtes habile homme dans voſtre métier, c'eſt à vous de l'y réſoudre, & de luy faire avaler la choſe du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en luy faire faire un petit tour de jardin, afin de preparer les humeurs, tandis que j'entretiendray icy ſon Pere : mais ſur tout ne perdez point de temps. Au remede, viſte, au remede ſpecifique.

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE.

GERONTE.

QUelles Drogues, Monſieur, ſont celles que vous venez de dire ? Il me ſemble que je ne les ay jamais oüi nommer.

SGANARELLE

Ce ſont Drogues dont on ſe ſert dans les neceſſitez urgentes.

GERONTE.

Avez-vous jamais veu une inſolence pareille à la ſienne ?

SGANARELLE.

Les filles ſont quelquefois un peu teſtuës.

GERONTE.

Vous ne ſçauriez croire comme elle eſt affollée de ce Leandre.

SGANARELLE.

La chaleur du ſang fait cela dans les beaux eſprits.

GERONTE.

Pour moy, dés que j'ay eu découvert la violence de cet amour, j'ay ſceu tenir toûjours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait ſagement.

GERONTE.

Et j'ay bien empeſché qu'ils n'ayent eu communication enſem.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il ſeroit arrivé quelque folie, ſi j'avois ſouffert qu'ils ſe fuſſent veus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et je croy qu'elle auroit esté fille à s'en aller avec luy.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GERONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour luy parler.

SGANARELLE.

Quel Drole!

GERONTE.

Mais il perdra son temps.

SGANARELLE.

Ah, ah.

GERONTE.

Et j'empescheray bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un Sot, & vous sçavez des rubriques qu'il ne sçait pas. Plus fin que vous n'est pas beste.

SCENE VIII.

LUCAS, GERONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

AH palsanguenne, Monsieu, vaicy bian du tintamarre; vostre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'estoit luy qui estoit l'Apoticaire; & vela Monsieur le Medecin qui a fait cette belle operation-là.

GERONTE.

Comment, m'assassiner de la façon? Allons, un

Commissaire : & qu'on empesche qu'il ne sorte. Ah Traistre, je vous feray punir par la justice.

LUCAS.

Ah par ma fy, Monsieu le Medecin, vous serez pendu ; ne bougez de là seulement.

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE.

AH mon Dieu, que j'ay eu de peine à trouver ce logis ! Dites-moy un peu des nouvelles du Medecin que je vous ay donné.

LUCAS.

Le vela qui va estre pendu.

MARTINE.

Quoy, mon mary pendu ? Helas ! Et qu'a-t-il fait pour cela ?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de nostre Maistre.

MARTINE.

Helas ! mon cher mary, est-il bien vray qu'on te va pendre ?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah !

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en presence de tant de gens ?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse ?

MARTINE.

Encore si tu avois achevé de couper nostre Bois, je prendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toy de là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non ; je veux demeurer pour t'en courager à la mort ; & je ne te quitteray point, que je ne t'aye veu pendu.

SGANARELLE.

Ah !

SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE, MARTINE, LUCAS.

GERONTE.

Le Commissaire viendra bien-tost, & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on répondra de vous.

SGANARELLE *le chapeau à la main.*

Helas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton ?

GERONTE.

Non, non, la Justice en ordonnera. Mais que vois-je ?

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, LUCINDE, JACQUELINE, LUCAS, GERONTE, SGANARELLE, MARTINE.

LEANDRE.

Monsieur, je viens faire paroistre Leandre à vos yeux, & remettre Lucinde en vostre

pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux, & de nous aller marier ensemble : mais cette entreprise a fait place à un procedé plus honneste. Je ne pretens pas vous voler vostre fille, & ce n'est que de vostre main que je veux la recevoir. Ce que je vous diray, Monsieur, c'est que je viens tout-à l'heure de recevoir des Lettres, par où j'apprens que mon Oncle est mort, & que je suis heritier de tous ses biens.

GERONTE.

Monsieur, vostre vertu m'est tout-à-fait considerable, & je vous donne ma fille avec la plus grande joye du monde.

SGANARELLE.

La Medecine l'a échappé belle.

MARTINE.

Puis que tu ne seras point pendu, rens-moy grace d'estre Medecin, car c'est moy qui t'ay procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oüi, c'est toy qui m'as procuré je ne sçay combien de coups de bâton ?

LEANDRE.

L'effet est trop beau, pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE.

Soit, je te pardonne ces coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m'as élevé : mais prépare-toy desormais à vivre dans un grand respect, avec un homme de ma consequence ; & songe que la colere d'un Medecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN.